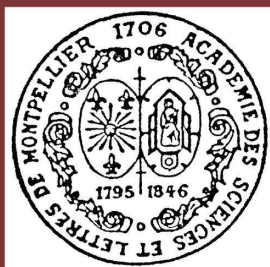


Irène de Byzance

La seule femme Empereur romain

Par Jean-Louis RIEUSSET



**ACADEMIE DES
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

<http://academie.biu-montpellier.fr/>

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, séance du 2 février 2004



A une époque où l'on s'efforce de réaliser la parité homme femme dans la dévolution du pouvoir politique, n'est-il pas tentant de se pencher sur les plus anciens cas où une femme a exercé officiellement le pouvoir suprême ? Il y a eu Hatshepsout, la seule femme Pharaon d'Egypte quinze cents ans avant notre ère, qui s'empara du pouvoir avec l'aide des prêtres d'Amon et régna paisiblement pendant vingt ans, avant que son belliqueux successeur ne fasse effacer son nom de tous les monuments officiels. Qu'en fut-il d'Irène de Byzance, la seule femme ayant porté le titre d'Empereur romain ? Son histoire m'a paru pouvoir nous intéresser pour deux autres raisons :

Cette femme empereur a été confrontée en Occident au dynamisme de Charlemagne et, en Orient, à celui du calife abasside Harun ar-Rashid, le héros des contes des mille nuits. Enfin elle a joué un rôle capital dans la « querelle des images », explosive à son époque, mais récurrente jusqu'à nos jours en raison de l'aide à la foi populaire mais des dangers de superstition que comporte toute représentation des saints. Plus généralement, il est aujourd'hui indispensable de garder une distance avec les innombrables images qui peuvent nous tromper sur les réalités du monde où nous vivons.



Mais situons maintenant Irène dans son contexte historique.

L'Empire avait bien changé depuis Auguste : Constantin en avait déplacé la capitale à Constantinople, Théodose l'avait partagé entre ses deux fils, l'Empire d'Occident avait succombé sous les coups des barbares et ceux-ci ne cessaient de menacer l'Empire d'Orient. Il lui fallait donc un empereur surtout bon chef de guerre. Des défaites répétées ou l'accession au trône d'un enfant entraînaient un changement de dynastie. En 717 c'est un fils de paysans qui prit le pouvoir et obligea les Musulmans à lever le siège de Constantinople et à évacuer l'Asie Mineure, sauf pour des razzias annuelles.

Ce Léon III - comme les Manichéens pour qui le corps est mauvais, les Monophysites qui nient la nature humaine du Christ, les Musulmans et les Juifs qui récusent l'Incarnation - veut éradiquer le culte envahissant et souvent superstitieux des images de Dieu et des saints. Pour lui, Dieu doit seul recevoir l'adoration de tous et l'empereur doit seul recevoir leur hommage. Il n'autorise plus comme image que la croix à laquelle Constantin a dû sa victoire, fait

détruire les icônes et même la statue du Christ de son palais de la Chalké. (Des églises aux parois décorées seulement de croix et de motifs géométriques sont encore visibles en Cappadoce). Il engage ainsi une longue lutte contre la plupart des moines, alors que le pape se déclare opposé à l'iconoclasme systématique. Son fils, Constantin V, défend bien l'Empire contre les Bulgares et les Musulmans, mais ne peut empêcher la prise de Ravenne par les Lombards. Menacé par ces derniers, le pape doit recourir à l'aide des Francs. En retour il approuve le coup d'Etat du Maire du Palais, Pépin le Bref, va le sacrer roi à saint Denis et lui confère le titre de Patrice des Romains, que l'empereur a seul le droit d'attribuer. Il rompt ainsi, symboliquement, le lien entre la papauté et l'empire. C'est sans aucun légat pontifical que Constantin convoque et préside un concile à Hiéria en 754 pour confirmer la proscription des images. Puis il rase des couvents et fait tuer de nombreux moines accusés d'entretenir la croyance du peuple dans un pouvoir magique des icônes, certains allant jusqu'à les voir pleurer ou faire des miracles. Il sent bien que son peuple forme désormais deux camps, fragilisant l'autorité impériale, certains l'affublant entre eux de l'infamant qualificatif de « copronyme ». Il fait prêter un serment iconoclaste aux militaires et même au Patriarche de Constantinople. Mais celui-ci n'entend condamner que la représentation d'un seul saint et non les scènes de la vie du Christ. Devant cette attitude, le souverain le dépose et le fait emmener à l'Hippodrome pour y subir les outrages de la foule et être décapité. Ensuite il interdit le culte de la Vierge et des saints et fait détruire nombre de reliques.

Il lui faut assurer sa succession sur le trône en mariant son fils aîné. Pépin le Bref lui refuse sa fille, ainsi que d'autres souverains, après la condamnation de l'iconoclasme par le synode réuni par le pape au Latran. Alors il fait rechercher une jeune fille noble, intelligente et belle. En passant par Athènes, les envoyés impériaux découvrent Irène, simple fille de haut fonctionnaire et elle est choisie parmi d'autres par son futur beau-père.

Le premier septembre 768 elle découvre, émerveillée, devant la flottille qui l'escorte, le site unique de Constantinople, ses églises et ses palais. Sa réception grandiose est faite pour frapper les esprits et renforcer la ferveur populaire pour la famille impériale. Dès maintenant elle bénéficie de l'entrée triomphale jadis réservée aux généraux victorieux.

Revêtue de la chlamyde impériale, elle monte vers le palais sur un cheval richement harnaché, précédée de dignitaires dans leurs plus beaux atours. Puis un dédale de cours la conduit au gynécée où de savants eunuques vont l'initier aux arcanes de l'étiquette. Elle y fréquentera son beau-père, autoritaire mais enjoué, son fiancé, insaisissable et influençable et ses futurs beaux-frères qui viennent d'être élevés à la dignité de Co-Césars. Mais elle vit surtout avec sa belle-mère et découvre la réelle autonomie des épouses impériales (écurie et flotte privées, palais secondaires, séjours dans des villes d'eaux) et les services que peuvent leur rendre les eunuques.

Le 17 décembre 768 elle est solennellement couronnée « Augusta » et mariée avant de recevoir, avec le couple impérial et son époux le CoEmpereur l'hommage des dignitaires de la cour et leurs épouses (généflexions, profondes révérences, baisers aux genoux) puis d'être la vedette d'un cortège étincelant à travers la ville, suivi d'un festin agrémenté de spectacles divers.

Le lendemain, pour la première fois, elle assiste dans la loge impériale aux courses que Constantin, grand amateur de chevaux, donne dans l'Hippodrome. Elle peut y admirer l'obélisque égyptien dressé sur une base dont les bas-reliefs montrent l'érection, Théodose au milieu des siens, enfin les quadriges tournant autour de l'arrête centrale sur laquelle il s'élève. Elle voit plus loin la Colonne Serpentine provenant de Delphes où elle célébrait la victoire des Athéniens sur les Perses à Platée et le quadriges de bronze qui orne aujourd'hui la façade de la basilique Saint Marc à Venise.

L'Hippodrome est le lieu de rencontre de l'empereur et de son peuple, non sans risques d'ailleurs, car on se souvient encore des séditions qui y sont nées – celle de 532 avait failli détrôner Justinien. Certes les factions n'ont plus le rôle politique d'antan. Mais pour tout acte important l'empereur prend la précaution de le faire approuver – ou même suggérer – par la foule habilement travaillée d'avance par des spécialistes de la propagande. Les habitants de la capitale se considèrent comme les seuls authentiques Romains depuis l'envahissement progressif des campagnes par les Barbares, Slaves en Thrace et en Hellade, Syriens et Arméniens en Cappadoce. Les Arméniens sont d'ailleurs nombreux dans l'armée, où ils sont renommés pour leur vaillance et à qui ils fournissent des chefs remarquables, et même à Constantinople dans les sphères dirigeantes de l'Administration et de l'Eglise. S'ils s'assimilent bien, ils conservent entre eux une efficace solidarité, comme les Juifs dans les affaires.

La capitale est à l'abri de ses formidables remparts entrepris par Théodose au-delà de l'enceinte de Constantin, comportant un mur extérieur aux 92 tourelles, un glacis de 50 mètres de large et une muraille principale de 15 mètres de haut, flanquée de grandes tours, qui corsète la ville même côté mer sur 20 kilomètres. La Porte Dorée, son entrée principale, donne accès à un grand boulevard reliant les quatre forums, Sainte Sophie, l'Hippodrome et le Palais principal. Cette voie impériale est bordée de demeures nobles, restaurées – comme les murailles, l'aqueduc de Valens et les citernes monumentales – après chaque séisme ou incendie. Mais ceux-ci ont eu raison du plan orthogonal de la ville. Ses habitants, décimés par la peste, sont beaucoup moins nombreux autour de rues étroites ou au milieu des jardins potagers qui se sont multipliés, ressource précieuse surtout pendant les sièges.

En 770 Irène accouche d'un fils, auquel son grand-père, ravi, donne son prénom, Constantin. L'empereur conduit encore trois campagnes victorieuses contre les Bulgares, puis meurt en 775, à 56 ans. Son fils, Léon IV, monte sur le trône à 26 ans et Irène devient impératrice, alors que sa belle-mère est reléguée dans un monastère. Le nouvel empereur voit dans ses demi-frères des

concurrents en puissance, surtout pour son fils. Il veut s'attacher la population par des distributions de pièces d'or et recherche la paix religieuse. Les moines réapparaissent jusque dans l'épiscopat et restaurent leurs monastères. Mais l'armée reste iconoclaste et regrette son prestigieux chef disparu.

On découvre opportunément un complot des deux Césars, aînés des demi-frères de l'empereur. Celui-ci les condamne aux verges, à la tonsure et à l'exil sous bonne garde. Avec un nouveau patriarche, l'iconoclasme reprend le dessus. De hauts dignitaires du palais sont fouettés pour iconophilie et l'un d'eux en meurt. Léon découvre lui-même deux icônes dans un coffre sous le lit d'Irène, qui jure à ses pieds, en pleurs, qu'elle n'est pas au courant. D'après son biographe et panégyriste Théophane, elle est alors répudiée et condamnée à l'exil. Elle n'a, en tout cas, pas quitté le palais quand Léon meurt le 8 septembre 780. Pour le peuple sa foudroyante maladie le punit d'avoir pris, pour la mettre au-dessus de son trône, une couronne votive de Sainte Sophie.

Les oncles étant en exil, Irène hérite de la régence, son fils n'ayant que dix ans, ce qui provoque un sourd mécontentement au sein de l'armée dont le souverain doit pouvoir être le chef en campagne. De plus Irène gouverne avec ses eunuques favoris. L'un d'eux, Staurakios, sera son éminence grise pendant vingt ans. Un second complot en faveur des Césars est découvert après quarante jours de régence. Irène fait tonsurer ses plus jeunes beaux-frères et leur impose de distribuer la communion pour la Noël à Sainte Sophie, fonction de clerc qui les disqualifie pour la succession au trône. Elle-même monte solennellement à l'ambon où seul l'empereur peut paraître et va déposer sur l'autel la couronne votive que son mari s'était adjugée. C'est, aux yeux de tous, une prise du pouvoir et un désaveu de tout geste d'impiété.

Irène multiplie ses aumônes et se lance dans des fondations pieuses et des restaurations de couvents. Elle envoie une flotte en Sicile pour mater la rébellion du stratège qui la gouverne. Elle a besoin, pour ce faire, de la neutralité de Charlemagne qui s'est couronné roi des Lombards après les avoir vaincus, a confirmé la dotation faite au pape par son père et étend sa sphère d'influence en Italie. Elle lui propose une alliance scellée par le mariage de son propre fils, Constantin VI, avec une de ses filles. Il accepte et le traité conclu entre eux en 781 entraîne la défaite du rebelle sicilien.

Mais les Arabes veulent profiter de la « tombée en quenouille » de l'Empire. Leur armée, menée par le fils du Calife, Harun, le futur Al-Rachid, bat les forces byzantines commandées par l'échanson d'Irène, un bureaucrate eunuque mal supporté par les généraux. Il ne reste devant la capitale que le meilleur corps de l'armée, mais un autre corps d'armée, laissé derrière eux par les Arabes, les prend en tenaille et les met en danger, si loin de leurs bases. C'est alors que Tatzadès, prince arménien et général byzantin qui déteste les eunuques, passe à l'ennemi. Irène, craignant le pire, décide de négocier et envoie des plénipotentiaires conduits par son eunuque favori, Staurakios, mais l'Arménien les fait retenir prisonniers contre tout usage. Heureusement la

guérilla que pratiquent les soldats byzantins sur leurs arrières et l'impossibilité de prendre Constantinople amènent les Arabes à traiter. Irène achète une paix de trois ans en échange d'un lourd tribut. L'armée arabe emporte aussi un énorme butin porté par 20.000 bœufs ainsi que tous les chevaux des haras impériaux.

Mais elle va profiter de cette paix chèrement acquise à l'Est pour confier à Staurakios une expédition contre les tribus slaves qui ignorent l'autorité impériale dans toute l'Hellade, en dehors des villes de garnison. Bons soldats, habiles marins et redoutables pirates, ils sont politiquement inorganisés et donc inaptes à une guerre d'envergure. Battus, ils sont emmenés par milliers, ainsi qu'un certain butin, dans la capitale pour figurer au Triomphe de Staurakios à l'Hippodrome, où le peuple acclame plus encore les souverains que le général victorieux, un eunuque. Irène, en grand appareil, parcourt alors la Thrace et va inaugurer une ville frontière reconstruite à laquelle on donne son nom, Eirénopolis, la ville de la paix.

Le 31 août 784 une nouvelle sensationnelle secoue la capitale : Son Patriarche a abdiqué et s'est retiré dans un monastère pour y vivre en simple moine. Irène et son fils s'y rendent ostensiblement pour l'adjurer de rester en fonction. Mais il s'entête : « Je n'aurais jamais dû accepter ce haut poste des mains d'un tyran iconoclaste qui a séparé l'Empire du reste de la Chrétienté ! ». Pendant quatre mois, les plus hauts dignitaires tentent en vain de le fléchir. Le vieillard leur lance même : « Si vous ne réunissez pas un concile et ne changez pas votre cœur, vous irez en enfer ! ». Il meurt en décembre...mais Irène a déjà écrit au pape pour reconnaître sa primauté et lui proposer de réunir un concile œcuménique en vue de restaurer le culte des icônes. Elle a aussi choisi un successeur au Patriarche, le directeur de sa chancellerie, Taraise. Or c'est un laïc, ce qui rend non canonique son élévation au patriarcat. Alors elle décide d'en revenir au mode ancien de désignation du Patriarche, l'élection par le Peuple.

Elle convoque une assemblée et lui demande qui lui paraît digne de cette haute fonction. De la foule, dûment conseillée par des agents secrets, monte une rumeur qui grossit : « Taraise, Taraise ! ». Elle répond : « Nous aussi, nous l'avions choisi, mais il refuse ! ». Et Taraise vient invoquer sa condition de laïc. Pressé d'accepter, il y met une condition, le rétablissement de l'unité de l'Eglise par un concile œcuménique. L'assemblée accepte et il est élu dans l'enthousiasme.

Il faut dire que Taraise a toujours mené une vie chrétienne exemplaire, chantant l'office avec les prêtres, distribuant argent, vêtements et couvertures. Il va construire des hospices et tancera les prélats parés de soie et de pierres précieuses. Malgré tous les retournements de situation qui vont suivre, il gardera vingt deux ans sa haute charge. Sa bonté essaiera d'éviter la lutte ouverte, voire la guerre civile entre iconoclastes et iconophiles. A peine élu, il demande au pape d'envoyer deux légats au concile que va, selon l'usage, convoquer le chef de l'Empire Romain. Le pape relève, dans sa réponse, le caractère non

canonique de l'élection d'un laïc, rappelle la primauté du siège de Rome, mais, et c'est l'essentiel, donne son accord pour le concile auquel il enverra des légats. Irène convoque alors les évêques à Constantinople. Mais tous ne sont pas acquis aux icônes. Par conviction ou respect des canons du concile de Hiéria, beaucoup restent iconoclastes. Les militaires sont plus nombreux encore à demeurer fidèles à l'iconoclasme de leur chef regretté, Constantin V, et opposés à la revanche des moines.



Le 31 juillet 786 la dernière séance du synode préparatoire au concile, en l'absence des empereurs et du Patriarche, est troublée par l'intrusion de nombreux soldats dans l'église des Saints Apôtres et l'approbation d'une partie des Pères à ce coup de force. Le synode se dissout de lui-même. Le lendemain l'ouverture du concile a lieu dans un climat tendu. La foule, massée à l'extérieur, sait que l'impératrice risque d'avoir à affronter la garde palatine. Du haut de sa tribune elle est personnellement à l'abri d'une éventuelle mêlée. Mais, malgré le tri des troupes préposées à la garde du concile, elle ne peut empêcher une irruption de soldats semblable à celle de la veille. Effrayés par les cris et les armes dégainées, les prélats iconophiles sont peu nombreux à réagir et ceux qui le font sont malmenés, alors que leurs confrères iconoclastes applaudissent et crient : « Nous avons vaincu ! ». Taraise, insulté, est réduit au silence. Irène ne laisse rien voir de sa colère et fait proclamer par son grand chambellan la dissolution du concile.

Elle ne veut pourtant pas laisser l'affront impuni. Ses émissaires vont la présenter partout comme courageuse et persécutée au service de l'unité de l'Eglise. De plus elle prend prétexte de l'avènement d'Harun-al-Rachid pour répandre les bruits les plus alarmants sur une grande expédition menée par le calife en personne. Elle envoie donc en Anatolie ses « meilleures troupes », celles de la garde impériale et, après leur départ, les fait remplacer par des unités

de province triées sur le volet. Arrivée à Malagina, où d'autres troupes se concentrent, la garde impériale est dissoute et ses soldats répartis dans de nombreuses garnisons.

Irène garde les légats pontificaux « en raison de la mauvaise saison » pendant que les iconophiles reprennent le dessus. En mai 787 on annonce qu'un nouveau concile doit se réunir en septembre à Nicée. On ne permet aux prélats iconoclastes ni absence, ni conciliabules entre eux. La meilleure issue qu'on leur laisse est de solliciter au concile le pardon pour leurs erreurs passées. Ils viendront en effet s'agenouiller, les plus notables faisant leur autocritique, et solliciter leur pardon et leur réintégration. Le parti « zélate », des moines surtout, veut les leur refuser, mais le Patriarche parvient à rallier la plus grande partie des Pères Conciliaires à la réintégration des repentis, les autres seuls étant anathématisés.

On peut ensuite débattre de la question de fond : la condamnation motivée de l'iconoclasme. Mais peut-on parler d'un débat quand aucune opposition ne s'exprime et que les décisions sont prises par acclamations et anathèmes ? On évite cependant, dans le texte officiel des canons, les thèses excessives en faveur du culte des images. Si on leur accorde la vénération comme aide efficace à la prière, on précise que l'adoration est réservée à Dieu seul.

La séance de clôture du concile se tient au palais de la Magnaure devant les trônes des empereurs, mère et fils, encadrés par le Patriarche et les légats de Rome. Irène préside, distribue la parole et signe, avant son fils, le registre des décisions du concile. Les acclamations se prolongent. Puis une procession va à l'Hippodrome célébrer le Triomphe posthume des iconophiles qui y ont été persécutés quinze ans plus tôt.

Le pape approuve les canons de Nicée qui refont l'unité dans l'Eglise entre les patriarchats qui la composent : Rome, Constantinople, Jérusalem, Antioche et Alexandrie. Une page semble tournée... Mais on a oublié que la chrétienté n'est plus limitée au bassin de la Méditerranée et que les évêques Francs et Germains n'ont pas été invités. Or, alors que l'Islam avance en Orient, Charlemagne l'a fait reculer en Espagne, a converti les Saxons et se considère comme le glorieux rempart du siège de Pierre. Il a confirmé la donation de son père créant les Etats Pontificaux et conteste aux empereurs de Constantinople le droit de convoquer et de présider les conciles. De plus il note que la traduction latine des canons de Nicée comporte, à tort, l'expression « adoration des images » et invite le pape à corriger cette expression et d'autres, « faisant confiance à son jugement et à son autorité ». Le pape ne peut plus revenir sur son accord aux textes conciliaires et tente de lever le malentendu. Mais des « Libri carolini », rédigés sous la responsabilité d'Alcuin et adoptés au concile réuni à Francfort en 794, récusent les canons du concile de Nicée.

Le projet de mariage entre Constantin VI et une fille de Charlemagne est abandonné. Une armée byzantine envoyée au secours du duc de Bénévent est battue par les Francs à peine débarquée au sud de Naples et laisse sur le terrain

beaucoup de morts et de prisonniers. Au lieu de pousser son armée vers le Sud, Charlemagne lui fait saisir les possessions impériales d'Istrie.

Irène doit donc à nouveau chercher une épouse pour son fils et procède comme son beau-père a fait pour elle. Elle choisit la fille d'un noble de très grande réputation. Cette union va modifier ses relations avec Constantin. Il vient d'avoir vingt ans et ses conseillers le poussent à mettre fin à la régence pour éliminer en particulier l'autorité de Staurakios. Un complot se trame autour du prince. Mais Staurakios en trouve des preuves suffisantes pour décider Irène à agir. Elle fait aussitôt arrêter tous les conjurés et consigne Constantin dans son appartement où il reçoit les verges. Mais elle veut pousser plus loin son avantage et s'attacher personnellement les troupes par un serment. Devant son fils elle se fait jurer par toute la garnison de la capitale : « Tant que tu vivras, nous ne permettrons pas à ton fils de régner ! ». Ce n'est plus une régence, c'est la prise officielle du pouvoir.

Or la flotte byzantine est battue par celle des Arabes devant Chypre. Pour l'armée impériale, c'est la preuve que Dieu a voulu sanctionner Irène. En septembre des troupes arméniennes refusent de prêter le serment. Irène veut négocier et leur envoie Alexis Mosele, un chef de corps secondaire mais Arménien de sang. Celui-ci, retourné par les rebelles, se retrouve bientôt à leur tête pour proclamer Constantin VI seul empereur et demander la déposition et le bannissement de l'impératrice. Le mouvement fait boule de neige et Irène ne peut empêcher son fils de se rendre au milieu des troupes qui l'acclament. Il prend le pouvoir le 10 novembre 790, fait arrêter Staurakios et quelques autres ministres. Mais il ne se résout pas à exiler sa mère en Sicile et, devant ses larmes et ses démonstrations d'affection, se contente de la consigner dans son palais favori d'Eleuthère. En fait, il ne sait pas gouverner seul et ne tardera pas à se rendre de plus en plus souvent en secret chez sa mère pour lui demander conseil.

C'est que son règne a mal commencé. Voulant marcher sur les traces de son glorieux grand-père, il conduit une expédition contre les Bulgares et fait traverser la Thrace sans repos à son armée. Les troupes sont fatiguées quand elles arrivent un soir en vue du premier fort ennemi. Soudain surgit des alentours une armée bulgare fraîche et dispose. La nuit tombe, seul l'ennemi connaît le terrain. Bientôt la confusion se met chez les Byzantins, ils refluent en désordre et fuient. Les Bulgares n'exploitent pas leur victoire, mais l'empereur a perdu la face. Erreur de jeunesse ? Pour effacer cet échec il se lance l'été suivant dans une expédition préventive contre les Arabes. Mais, arrivé en Cilicie, il arrête ses troupes pour plusieurs semaines, puis fait demi-tour et rentre dans sa capitale sans avoir rencontré l'ennemi. Déçue, la foule le juge maintenant inconstant et velléitaire. Un an et un mois après sa chute, Irène est restaurée « Augusta », au second rang derrière l'empereur.

Elle obtient très vite le retour de ses fidèles, pour le moment dans des postes subalternes. Elle va utiliser les tensions religieuses pour rendre son fils impopulaire et l'écarter du pouvoir. N'a-t-elle aucun amour maternel ? Elle a

surtout une très haute idée de la fonction impériale et se juge seule capable de l'exercer pour le bien de l'Etat. Constantin n'a que deux filles dont l'une meurt bientôt et il s'entend mal avec son épouse. La gloire militaire est son seul but. Il repart en guerre contre les Bulgares, entouré cette fois des vieux généraux de son aïeul. Mais ceux-ci sont vite ulcérés de voir préférer à leurs avis les vaticinations d'un devin que Constantin a toujours avec lui. Malgré leurs conseils pressants, il engage un jour la bataille, dont le devin lui a prédit l'issue victorieuse...et c'est une catastrophe pour les Byzantins : l'armée est taillée en pièces, le devin et les vieux généraux sont tués. L'empereur fuit avec les rescapés et n'arrête les Bulgares que contre promesse de leur verser un tribut. C'est la consternation générale...sauf pour Irène dont la côte remonte et qui place ses hommes aux postes clés devenus vacants.

C'est alors qu'est découvert le complot de l'ex-César Nicéphore, oncle de l'empereur. Vrai ou inventé ? Constantin le fait arrêter, lui fait crever les yeux pour le rendre à jamais inapte à la pourpre, et fait couper la langue à ses autres oncles, ses complices supposés. Il fait aussi aveugler Alexis Mosele, stratège élu des Arméniens, qu'il avait appelé au palais et qu'on lui dénonce comme voulant également le détrôner. Du coup les troupes arméniennes se révoltent. Il remporte contre elles sa première victoire, fait exécuter leurs chefs et marquer au fer rouge devant la foule de l'Hippodrome les fronts des mille soldats ramenés prisonniers pour l'exemple à Constantinople. Il perd ainsi le soutien de l'armée.

Bientôt il répudie sa femme, qui aurait essayé de l'empoisonner, pour épouser l'une des dames de compagnie de sa mère, que celle-ci a poussée dans ses bras. Le Patriarche Taraise le menaçant d'excommunication, il l'y fait renoncer sous peine de mort. Pour reconquérir l'opinion, il va battre des troupes musulmanes en razzia et inclut dans la cérémonie du Triomphe qu'il s'octroie, le couronnement de sa nouvelle épouse. Des moines criant au scandale, il les fait expulser et ferme leurs couvents. Enfin la naissance d'un fils le remplit de joie, mais achève de décider les partisans d'Irène à le renverser. Staurakios, qu'il a emmené avec lui combattre une fois de plus les Arabes, soudoie des éclaireurs pour lui annoncer que l'ennemi bat en retraite et le persuade qu'il peut retourner sans plus tarder retrouver sa chère épouse. Après son départ ses troupes, dispersées, sont vaincues les unes après les autres. L'armée est écoeurée !

Une nuit d'été, les conjurés jouent le tout pour le tout. De deux coups de poignçon ils crèvent les yeux de l'empereur endormi pour le rendre incapable de régner. On emmène l'aveugle dans un lieu inconnu où il mourra on ne sait quand. Irène a-t-elle donné son accord à l'aveuglement de son fils ? Son biographe ne le croira pas mais c'est plutôt un hagiographe. En tout cas, depuis ce 19 août 797, c'est elle seule l'Empereur, Basileus et non plus Basilissa.

La déposition de Constantin VI porte un nouveau coup au moral des troupes et encourage les Arabes à multiplier leurs raids. En 798 ils écrasent l'armée byzantine et atteignent Ephèse. Pour les arrêter Irène accepte de payer un tribut annuel au calife, comme quinze ans auparavant. Sur le plan intérieur,

elle favorise les riches commerçants, encourage les échanges dans les Balkans et impose une trêve entre les zélotes et le parti modéré qui soutient le Patriarche. Théodore, un abbé réformateur, fédère de nombreux monastères et les oriente vers les travaux intellectuels et la peinture d'icônes. Les iconoclastes s'en alarment et s'appuient sur la contestation par le concile de Francfort des canons du concile de Nicée.

Pour frapper les esprits, Irène organise une cérémonie grandiose le lundi de Pâques 799, jour où traditionnellement l'empereur se rend, avec ses maisons civile et militaire, de son Palais de la Chalké à l'église des Saints Apôtres pour se recueillir sur les tombes des saints et de ses prédécesseurs. Elle en fait une cérémonie de Triomphe qui la place avec éclat dans la lignée des empereurs.

Son char d'or est tiré par quatre chevaux blancs menés par des patrices. C'est l'image vivante de l'empereur aurige conduisant le char du soleil rayonnant des milliers de pièces d'or lancées vers la foule. Elle fait ainsi oublier qu'elle est femme et se rallie une bonne partie des iconoclastes. C'est l'apogée de sa carrière politique. Malheureusement elle tombe bientôt très gravement malade et l'opinion prend soudain conscience qu'elle n'a pas de successeur.

Pendant ce temps, la symbolique impériale se précise autour du roi des Francs. Il utilise un sceau imité de celui de l'Empire et construit une nouvelle Rome à Aix dont la chapelle rappelle le Chrysotriclinos de Constantinople. Au sein du complexe palatin, un édifice baptisé le Latran doit servir de résidence au pape lors de ses séjours. Tout cela reste diffus... jusqu'à l'attentat perpétré contre le pape le 25 avril 799. Ce jour là ses agresseurs le jettent à bas de son cheval, le rouent de coups, essaient de lui crever les yeux et de lui couper la langue. Par bonheur pour lui, un groupe de ses partisans le délivre et le met en sûreté à Spolète. Il va jusqu'en Saxe rejoindre Charlemagne qui vient de recevoir des documents accablants sur sa moralité. Si des missi dominici sont alors chargés de le rétablir sur le trône pontifical, ils doivent aussi interroger ses agresseurs et ceux-ci donnent des précisions sur le parjure et l'adultère qu'on lui reproche. Devant la gravité du problème, Charles se rend personnellement à Rome où le pape le reçoit avec les honneurs réservés jadis à « l'Adventus Caesaris ».

Le premier décembre 800, un synode est réuni dans la basilique Saint-Pierre. On y examine d'abord les accusations contre le pape. Les conclusions de l'enquête l'innocentent totalement, mais Charles veut les faire appuyer par un « serment purgatoire ». Le 23 décembre le pape se soumet à ce rite germanique devant l'assemblée que préside Charlemagne. Un *Te Deum* manifeste la joie et le soulagement de l'assistance. Les prélats et les nobles délibèrent alors sur le rétablissement de l'Empire au profit du roi des Francs, puisque, disent-ils, il n'y a plus d'empereur à Constantinople. Le vœu unanime de l'assemblée est repris par les envoyés du patriarche de Jérusalem, gardien des Lieux Saints et protégé par le roi Franc lui apportant les clés de la basilique du Saint Sépulcre.

Charlemagne déclare alors « ne pas vouloir repousser la requête de tous » et son couronnement est prévu pour le surlendemain, Noël.

Ce jour-là, le pape prend sa revanche de l'humiliation du serment qu'il a dû prêter, en apportant aux rites d'élévation à la pourpre une modification qui va être capitale pour l'avenir de l'Empire en Occident. Alors que Charlemagne se lève à la fin de la messe, c'est lui, le pape, qui lui place sur la tête la couronne d'« Empereur des Romains ». Il se prosterne bien ensuite devant le nouvel empereur selon le rite byzantin, mais ce geste ne sera pas repris dans le « Liber Pontificalis », ni renouvelé pour les Empereurs suivants. Charlemagne est mécontent du rôle que s'est octroyé le pape car ce n'est pas à celui-ci qu'il doit cette couronne, mais à ses propres mérites : avoir relevé, unifié et étendu l'Empire Romain chrétien ! Ce malentendu donnera naissance à la future lutte de la Papauté et du Saint Empire Romain Germanique.

A Constantinople ce couronnement impérial est considéré comme un acte de rébellion. En aucun cas le pape n'a le droit de conférer la dignité impériale ! De plus les menaces franques se précisent contre l'Empire byzantin : Charles envisagerait un débarquement en Sicile. Irène, fidèle à la voie diplomatique, envoie une ambassade à Aix-la-Chapelle pour proposer une union matrimoniale entre elle et Charles, lui aussi veuf à l'époque. Chacun resterait dans sa capitale et l'Empire romain aurait deux têtes comme cela s'est déjà produit plusieurs fois. Charles hésite longuement avant d'accepter...et quand ses envoyés suivront enfin les légats byzantins à Constantinople, ils arriveront trop tard : Irène viendra d'être renversée. L'impuissance de la femme Empereur à empêcher la naissance d'un rival à l'Empire a tétanisé l'opposition sourde qui montait contre elle. Celui qui va la remplacer sur le trône contestera l'imperium du roi des Francs et reprendra la guerre contre lui. Ce n'est que son deuxième successeur qui reconnaîtra Charlemagne comme Empereur.

Que s'est-il donc passé ? Autour d'Irène malade et vieillissante se sont multipliées les intrigues pour sa succession. Staurakios mort, un autre eunuque, Actios, a de plus en plus les faveurs d'Irène et pousse son frère, non eunuque, à briguer le trône dès l'annonce de sa mort. En attendant, on continue à acheter la paix en versant des tributs et à se concilier l'opinion par des donations, des exemptions et, finalement, une baisse générale des impôts.

Cette politique coûteuse scandalise le ministre des finances, Nicéphore, qui profite des rancœurs des fonctionnaires et de l'armée pour jouer son va-tout.

Comme Irène passe ses nuits dans son palais d'Eleuthère, de hauts responsables du gouvernement se font ouvrir, le 31 octobre 802 à dix heures du soir, le Palais de la Chalké en prétendant qu'Irène, se sentant plus mal et pour déjouer un complot, demande que soit proclamé sans délai Empereur Nicéphore, son plus précieux collaborateur, qui est au milieu d'eux. La garde les laisse réunir une modeste assemblée dans la salle du trône où la cérémonie des acclamations est finie avant minuit.

L'Empire a un nouveau souverain - doté, lui, d'un fils mineur - qui fait sans délai consigner Irène dans son palais d'Eleuthère. Il s'y rend dès le matin pour justifier auprès d'elle son geste avec le même prétexte. Elle se résigne, renonçant à une résistance hasardeuse pour accepter « les décrets du ciel ». Elle n'aura été Empereur en titre que cinq ans et va perdre successivement ses richesses, son palais favori et la liberté. Emmenée prononcer ses vœux dans le monastère de Prinkipo qu'elle a fondé, elle y est élue abbesse et son renom inquiète bientôt le palais. Alors on la transfère dans l'île de Lesbos où elle sera étroitement gardée. Elle y meurt le 9 août 803. Son corps est alors ramené, selon son désir, à Prinkipo, où elle devient l'objet d'un culte.

Nicéphore I^{er} meurt au combat contre les Bulgares en 811 et le stratège élevé à la pourpre après lui interdit à nouveau les icônes. Il faudra attendre la régence d'une autre femme, Théodora, pour la restauration définitive des images par le synode de 843.

La dépouille d'Irène prendra alors solennellement place dans le panthéon des Empereurs où elle sera profanée par les Occidentaux de la 4^e croisade lors du sac de Constantinople en 1204, pour récupérer des bijoux...qu'elle n'a plus depuis sa destitution. Enfin ses restes seront brûlés par Mehmet II en 1461 lorsqu'il détruira l'église des Saints Apôtres pour bâtir à sa place une mosquée.

Il ne restera plus que son culte. Elle demeurera longtemps en Orient la nouvelle Hélène, mais son souvenir s'est estompé, alors que brille toujours la gloire de Charlemagne, l'empereur qu'elle aurait pu épouser.



L'empereur Charlemagne

*Cette communication était
accompagnée de la projection de 240
diapositives.*

Documentation et références

- « Irène de Byzance, la femme empereur » de Dominique Barbe (Perrin 1990)
- « Figures byzantines » de Charles Diehl (tome I – Paris 1907)
- Histoire de l'Eglise de Daniel Rops (tome III – Bernard Grasset 1965)
- Nouvelle histoire de l'Eglise de D. Knowles et D. Obolensky (tome II – Le Seuil 1968)
- « L'Empire byzantin » de José Grosdidier de Matons (in Encyclopaedia Universalis- tome III 1984)
- Peuples et Civilisations – tome V – de Louis Halphen (Presses universitaires de France - 1940)